

# Aux sources de la culture sourde

Benoît Virole

2006-2021

## Résumé

Conférence pour la journée du GERS du 25 novembre 2006 - *Être biculturel – la cas des sourds*

## Mots-clefs

Anthropologie Culture Surdité Langue des signes

### Introduction

Le titre de cette journée d'études organisée par le GERS «  tre biculturel » est problématique. Il sous-entend qu'un sujet puisse être à la fois à l'intérieur de la culture « sourde » et à l'intérieur de la culture « entendant », et *switcher* entre les deux selon les circonstances ou bien encore être à l'intérieur d'une troisième entité composite empruntant aux deux cultures. Or, ceci n'est possible que si l'on réduit la culture sourde à l'utilisation de la langue des signes et à un rapport social. Cette réduction est un appauvrissement du concept de culture sourde qui est une réalité incarnée. Bien que la notion d'une personnalité de base doit être abandonnée, la culture sourde comporte bien à sa source une expérience subjective singulière. «  tre biculturel » est une belle expression. On comprend aisément qu'elle ait été choisie comme titre de ce congrès. Elle nous convient particulièrement car elle inclut à coté du terme de culture celui de *l'être*. Mettre l'accent sur la notion d'existence permet d'incarner - de mettre en chair - l'idée souvent trop générale et trop abstraite de culture. Le mot « culture » est aussi l'un des plus vagues qu'il soit. Sa définition oscille entre deux extrêmes.   une extrémité, on rencontre les définitions de type anthropologique selon lesquelles une culture est constituée d'une langue, d'un système de parenté, d'un corpus de techniques et de manières de faire (cuisine, arts, technique de soins, de maternage).  

l'autre extrémité, le terme de culture recouvre simplement un ou deux de ses traits. Ainsi, on parlera de culture américaine *versus* culture française, voire de culture bretonne en l'opposant à la culture méridionale. On parle également de culture homosexuelle pour désigner un ensemble de pratiques sociales et le partage d'une idéologie militante. Une définition simple de la culture est de dire qu'elle représente *chez l'individu* l'ensemble des éléments de tous ordres, normes, concepts, symboles et valeurs - qui lui a été transmis *par le groupe*. La culture d'un groupe donné est la somme des identités de ses composants sur les plans de la connaissance et du système de valeurs. Plusieurs cultures peuvent coexister chez un même individu. Dans ce cas, le problème est de distinguer les éléments pertinents, caractéristiques d'une culture, des éléments accessoires. Un biculturalisme, voire un multiculturalisme, est donc *a priori* tout à fait possible. On observe d'ailleurs ces configurations de plus en plus fréquemment dans un espace sociétal ouvert extensivement du fait de la mondialisation. Ce concept de biculturalisme peut-il s'appliquer au monde des sourds ? L'idée qu'il puisse exister une « biculturalisme » équivaut à reconnaître le fait que des personnes sourdes puissent «  tre » dans les deux cultures. En d'autres termes, il serait possible d'être à un moment donné, ou dans certaines circonstances, dans la « peau » d'un entendant, et à un autre moment ou dans d'autres circonstances, dans la « peau » d'un sourd. Cette notion d'une double ap-

partenance potentielle est problématique car la surdité est un fait insécable. On ne peut en effet être sourd *et* entendant à la fois. La seule acceptation rationnelle de la notion de biculturalisme chez les sourds est de restreindre la notion de culture sourde à certains aspects extérieurs, à des pratiques sociales voire à l'usage d'une langue qui pourraient être abandonnés lorsque le sujet sourd se trouve en culture entendante. Tout est donc question de définition. On ne peut aborder le biculturalisme sans préciser d'abord ce que nous entendons comme culture sourde, puisque c'est par sa définition que l'on peut, par décalque, définir ce que serait la culture entendante, et par extension, la possibilité d'un biculturalisme.

### *La dénégation de la culture sourde*

Aborder la notion de culture sourde, c'est entreprendre un voyage délicat sur un sentier de crête bordé sur chaque versant d'un fossé sur lequel à chaque pas nous risquons de verser. D'un côté, nous avons le fossé de la dénégation. Dans l'esprit des dénégateurs de la culture sourde, et bien que la plupart du temps cela reste confus en eux, le terme de culture ne peut être appliqué qu'à des systèmes sociaux et symboliques producteurs d'un sens distinct de celui qui est généré par notre propre culture. Les sourds, ou plutôt les *déficients auditifs* comme ils s'appliquent à les définir, sont considérés comme des membres de notre propre culture qui sont simplement diminués dans leurs potentialités par leur déficience fonctionnelle. La notion de culture sourde serait le fruit d'une imagination débridée de chercheurs en sciences humaines mélangeant les genres et confondant l'espace politique avec le champ médical. L'existence de la langue des signes est, généralement, reconnue par eux comme une particularité originale et intéressante mais elle ne suffit pas à caractériser en soi l'existence d'une culture différente. Pour ces dénégateurs, la surdité est avant tout une déléation objectivable d'un organe (la cochlée) dont les répercussions fonctionnelles sont déficitaires et entravent le bon développement du langage – confondu avec sa substance vocale – aboutissant à un handicap social majeur. Le fait qu'une pathologie puisse être à la source d'une culture est nié avec la force que donne l'apparente évidence. Par exemple, lors des

conseils génétiques la surdité génétique est évaluée en terme de risque pathologique. Or, sur le fond, il n'y a pas de raison d'attribuer à une mutation d'un gène induisant une surdité une valeur plus pathologique, en soi, que celle qui aboutit à la modification d'une pigmentation de la peau. Le réel biologique résulte d'un moteur de diversité génétique constamment en action, aboutissant à la génération de modifications dans les organismes. Certaines de ces modifications sont délétères, d'autres sont neutres, d'autres enfin modifient le phénotype dans un sens favorable et ceci dans tel ou tel contexte environnemental. L'observation des faits nous conduit à constater que les effets anthropologiques des surdités génétiques sont remarquables et ne relèvent pas d'une dimension déficitaire mais d'une dimension adaptative. Le plus visible de ces effets est l'existence, de tous temps et sur toute la planète, de familles de sourds existantes depuis plusieurs générations. Du fait de la prévalence des étiologies génétiques, les unions matrimoniales entre sourds amènent fréquemment à la naissance d'enfants sourds qui plus tard vont constituer d'autres unions endogames vis-à-vis du critère surdité. À l'intérieur de ces familles, une langue des signes est utilisée, constituée d'un lexique de significations soumis aux lois de la diachronie linguistique et transmettant un patrimoine linguistique<sup>1</sup>. Les individus appartenant à ces familles ont un patronyme fourni par l'État civil mais ils ont aussi un anthroponyme gestuel qui les désigne à l'intérieur de la communauté des personnes sourdes<sup>2</sup>. Les enfants de ces familles sont élevés d'une façon particulière, adaptée au monde visuel, en ce qui concerne les manières d'être ensemble et de communiquer. Par exemple, on sait que les mamans sourdes signent en se servant des zones de tabulations<sup>3</sup> sur le corps même de l'enfant. C'est là une observation ethnologique d'un grand intérêt car elle prouve l'existence de modes particuliers dans l'éducation de la petite enfance. Cette culture sourde ne se limite pas à une existence infra-familiale. Ces familles peuvent tisser des liens entre elles ainsi qu'avec des sourds isolés. Les communautés de sourds existent

1. Certains signes de la langue des signes française remontent ainsi au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Par exemple, les signes désignant [fille], [garçon][français]...
2. Sur ce thème, voir les travaux d'Y. Delaporte.
3. Un des paramètres de formation des signes gestuels.

depuis l'aube des temps et dans toutes les sociétés. Dans l'histoire de ces communautés, les grands internats éducatifs jouent un rôle central en spatialisant géographiquement le sentiment d'appartenance. Chaque sourd est ainsi invité à se reconnaître dans une histoire collective. Enfin, les sourds constituent entre eux des réseaux sociaux particuliers, des modes d'être ensemble, passant par la création de ces remarquables institutions collectives que sont les associations de sourds. Parmi ces associations, les clubs sportifs tiennent une place de choix. Les sourds se révèlent aussi de grands voyageurs tissant des liens entre différentes nationalités à l'occasion de congrès, de rencontres culturelles ou de simples voyages touristiques. Les rencontres entre sourds montrent une évidente convivialité entre les membres de ces communautés sociolinguistiques. Elles sont toujours l'occasion de longues discussions animées. Lors de ces rencontres, plusieurs observateurs ont souligné l'importance des récits, des rituels commémoratifs, ainsi que de la narration d'histoires drôles « typiquement sourdes » véhiculant au travers de cet humour typé un certain « regard sourd » sur le monde. Aujourd'hui, la culture sourde évolue avec l'apport des nouvelles technologies. Des communautés virtuelles de sourds existent sur Internet au travers des serveurs et sites dédiés favorisant la multiplicité des contacts. Langue, institutions, histoire collective, endogamie, tous ces éléments participent à la genèse d'un espace culturel original, qui n'est certes pas impénétrable à la société entendante, mais qui possède des noyaux d'autonomie et de spécificité. Bref, la culture sourde est une réalité. C'est un fait d'observation que l'on ne saurait dénier sauf à verser dans la dénégation ou cas le plus fréquent dans l'ignorance. Incapable d'imaginer, ne serait-ce qu'un instant, l'idée que la naissance d'un enfant sourd participe de la diversité humaine et est à la source d'une potentialité culturelle, le discours oraliste, même le plus ouvert et tolérant, est au service d'une idéologie de la norme, génératrice d'une illusion réparatrice dont la fonction première est la défense contre l'angoisse de la différence et la fonction seconde celle de faire fonctionner un certain type d'économie de la santé. L'audiophonologie a certes permis de façon incontestable une amélioration de la vie de nombreux enfants sourds grâce aux appareillages et aujourd'hui grâce

aux implants. Mais elle n'a pas modifié la situation des enfants sourds en regard des nécessités d'acquisition précoce d'une langue. Même s'il est possible, à force de progrès dans les appareillages et les techniques d'éducation, que l'audiophonologie parvienne un jour à prouver son efficacité<sup>4</sup>, elle aura négligé la grande leçon d'anthropologie que nous donne l'existence de la surdité : une différence biologique est à la source d'un couplage adaptatif nouveau entre l'organisme et son environnement, aboutissant à la création d'un système culturel original. Cette négligence est dommageable. C'est bien en s'appuyant d'abord sur les ressources adaptatives naturelles de l'organisme que l'on peut construire une authentique et durable voie de réhabilitation.

#### *L'apologie d'une idéologie victimaire*

Gardons-nous de verser dans l'autre fossé qui borde notre chemin de crête, cette fois-ci de l'autre côté. La reconnaissance de la potentialité culturelle de la surdité peut nous entraîner - si elle est excessive - vers un autre danger et nous précipiter dans le fossé d'une *idéologie victimaire*. Décrivons rapidement cette idéologie, sous-jacente à la plupart du discours militant des associations de sourds. Les entendants rejetteraient la culture des sourds et organiseraient les pratiques médicales de façon à éradiquer la possibilité d'une éducation différente au travers de l'utilisation de la langue des signes. Les implants cochléaires, l'intégration scolaire systématique et le conseil génétique détruiraient à terme l'identité sourde. Ces trois pratiques participeraient ainsi d'un véritable *ethnocide*. Elles doivent être combat-

4. Personnellement, nous continuons à douter de la pertinence d'un modèle qui intègre chaque année des enfants sourds dans des classes d'entendants alors que beaucoup de ces enfants sont des enfants visuels gestuels qui nécessitent avant tout une éducation centrée sur la langue des signes. Ces enfants vivent des situations d'échecs et perdent toute confiance en eux. Sur ce plan, la généralisation du modèle oraliste et de l'intégration scolaire est indubitablement iatrogène pour nombre d'enfants sourds dont les compétences cognitives et linguistiques restent en friche faute de langue des signes. L'absurdité de la loi de 2005 qui généralise l'intégration ne va pas améliorer la situation.

tues au nom du droit de toute culture à exister<sup>5</sup>. Les sourds seraient fondamentalement victimes d'une intentionnalité persécutrice de la part des entendants. L'histoire de la surdité est mythifiée en mettant en avant de façon syncrétique et non contextualisée des  v nements historiques tels le congrès de Milan<sup>6</sup>. Construite pour coller au principe de plaisir et fonctionnant par clivage, cette idéologie sert souvent de ciment au lien social entre les sourds et parfois avec les entendants qui militent pour leur cause. Se sentant coupables de ne pas être eux-mêmes sourds comme leurs objets d'idéalisation, ces entendants militants deviennent souvent plus radicaux que les plus radicaux des sourds<sup>7</sup>. Comme toute idéologie, cette posture victimaire entraîne une réduction de l'objectivité et sous couvert de rejet des valeurs, une méconnaissance active des faits. Par exemple, les apports des implants cochléaires et de l'intégration seront constamment décriés même lorsque des succès évidents seront présentés. Les protagonistes de cette idéologie rétorqueront en mettant en avant des cas, inventés de toutes pièces par la rumeur, de désastres voire de morts d'enfants à la suite d'implantations. Pareillement, les succès des intégrations scolaires seront systématiquement d ni s. Ces positions ne pouvant pas toujours tenir face aux faits présentés – les

implants cochléaires *peuvent* améliorer la vie quotidienne des enfants sourds et de leurs familles et *certain*s enfants sourds sont heureux en intégration – le discours se radicalise jusqu'à l'outrance, chutant parfois dans la sensibilité parano ide. L'apologie non critique de la culture sourde entraîne un dévoiement de la pensée dans l'idéologie. Elle amène à poser comme allant de soi un modèle idéal standardisé et immuable, celui d'un sourd gestuel membre d'une communauté linguistique celle des sourds alors que dans la réalité des faits, beaucoup de personnes sourdes effectuent des trajectoires de vie différentes et ne se reconnaissent pas dans ce modèle. Certains se définissent comme *mal entendants* et récusent toute appartenance communautaire. D'autres se reconnaissent comme sourds mais cherchent avant tout l'intégration au monde entendant. D'autres enfin, estiment participer des deux mondes et récusent le discours manichéen des associations militantes. La complexité du réel de la surdité est niée dans l'idéologie militante, au profit d'un clivage simpliste refusant la diversité des situations individuelles, la singularité des histoires cliniques, l'évolution des contextes collectifs, l'apport des technologies, les progrès dans la connaissance médicale, l'évolution des représentations sociales. Sous couvert de protection d'un idéal et d'une résistance face à une modernité destructrice des différences, l'idéologie victimaire obscurcit l'horizon de la pensée et nous éloigne de la réalité effective vécue par l'ensemble des personnes sourdes aujourd'hui.

#### *Un biculturalisme de fait ?*

Si nous maintenons sur la ligne de crête et évitons de chuter dans les erreurs que nous venons d'évoquer, la route n'en est pas rendue plus facile pour autant. Jusqu'à présent, nous avons évoqué la culture sourde dans le cadre privilégié de l'observation des familles de sourds. Or, dans la plupart des cas, les sourds naissent dans des familles entendantes et sont amenés plus tardivement, voire pour certains pas du tout, à rejoindre le groupe sociolinguistique des sourds. Après un passage en écoles spécialisées où ils acquièrent la langue des signes, ils apprennent un métier et s'insèrent alors professionnellement, plus ou moins bien, en conservant généralement des liens avec leurs

5. Ce droit n'existe pas. Il n'y a nulle institution internationale légiférant sur le droit des cultures, qui ne sont d'ailleurs nullement des entités juridiques. Par contre, des organismes internationaux (UNESCO, ...) promeuvent une défense des cultures en terme de composantes du patrimoine mondial.

6. L'interdiction de la langue des signes dans les écoles européennes promulguée au congrès de Milan en 1880 fait office de mythe fondateur du mouvement des sourds. Il a certes bien eu lieu et les sourds en subissent encore les effets négatifs, mais la détermination de ses conclusions doit être comprise à la lumière des situations de l'époque et du mouvement des idées et non comme une sorte de valeur absolue, *a-historique*, symbolisant pour l'éternité la volonté destructrice des entendants à l'égard du monde des sourds.

7. La découverte du monde de la surdité par des entendants « novices » s'accompagne fréquemment d'une surenchère de leur part et de leur adhésion à une idéologie manichéenne où les sourds sont glorifiés comme victimes des entendants. L'apprentissage d'un nouvel objet s'accompagne certes toujours d'un parti pris nécessaire à sa connaissance. La familiarisation au long cours de la surdité amène généralement à relativiser ce jugement... excepté pour ceux qui en tirent un profit douteux.

anciens camarades. Ils fréquentent des lieux collectifs où les sourds se retrouvent entre eux et participent à des réunions organisées par de multiples réseaux associatifs. Pour autant, chez ces sourds, il n'existe pas de transmission intergénérationnelle. La culture sourde s'apparente chez eux surtout au partage collectif de la langue des signes et du rapport social sourd/entendant<sup>8</sup>. Dans ce cadre, la culture sourde est circonscrite à la langue et aux *habitus* spécifiques. Ici, la notion de biculturalisme ne pose pas de difficulté car il est toujours possible de *switcher* entre les langues et d'adapter ses *habitus* aux circonstances. Il reste certes difficile à un sourd ne maîtrisant pas bien l'oral et l'écrit d'être vraiment à l'aise en milieu entendant. Mais cette difficulté peut être considérée comme « technique ». En d'autres termes, un sourd éduqué à la langue orale pourrait plus aisément passer d'une culture à l'autre qu'un sourd gestuel. Ce biculturalisme ne pose pas de problème de fond dans la mesure où la langue est considérée comme une sorte d'institution, une superstructure, sans lien avec la personnalité du sujet. Dans ce cadre, le biculturalisme sourd/entendant vient compléter un multiculturalisme déjà en place. Par exemple, une personne sourde, de confession juive, appartenant pleinement à la culture juive, faisant Shabbat et les fêtes religieuses, appartient aussi à un groupe d'anciens élèves d'un grand internat de sourds et retrouve régulièrement ses anciens camarades dans une immersion totale en milieu sourd. À d'autres moments, elle retrouve aussi des collègues entendants travaillant dans la même entreprise et partage des moments d'appartenance collective à une culture professionnelle. Nous sommes ici dans une perspective d'appartenance culturelle multiple. Le sujet n'est pas défini par une seule culture. Une pluralité d'identités

8. Comme l'a parfaitement analysé le sociologue Bernard Mottez, la surdité est un rapport social. Elle est d'abord une réalité clinique, qui, s'incarnant dans le social, génère ensuite un rapport social. Dans ce rapport, le sourd est regard  comme sourd par l'entendant. Celui-ci adopte une série d'attitudes qui ne sont pas en relation avec la personne propre du sourd mais avec la représentation sociale de la surdité. Le handicap est ainsi fondamentalement un rapport social. Il est réversible. Dans un groupe de sourds, un entendant peut vivre la même situation d'isolement et d'incompréhension qu'un sourd au milieu d'un groupe d'entendants. Cf. *La surdité dans la vie de tous les jours*, CTNERHI, diff. PUF, 1981.

culturelles coexiste en lui de façon harmonieuse. On voit qu'en concevant la culture sourde comme celle du partage de la langue des signes, et d'un certain type de rapport social, la notion de biculturalisme est tout à fait légitime et rend compte des conduites actuelles que l'on observe chez un nombre grandissant de sourds. En particulier les jeunes adultes sourds implantés participent à la vie entendant de leur entourage familial<sup>9</sup> et professionnel mais ils sont aussi en contact avec la communauté sourde. Ils oscillent entre les deux mondes au gré de leurs attentes et de leurs besoins et vivent effectivement une expérience de vie biculturelle.

#### A la recherche de la personnalité sourde

Cependant, la culture sourde se limite-t-elle vraiment à la simple pratique de la langue des signes et aux contacts sociaux avec d'autres sourds? En acceptant cette idée d'un biculturalisme sociolinguistique, ne sommes nous pas en train de réduire la notion de culture, d'opacifier ses fondements? La culture sourde n'est pas une abstraction externe au sujet qui viendrait le soumettre à sa discipline structurale. C'est une réalité incarnée au plus intime de sa personnalité. Après tout, on parle souvent de « personne sourde ». Existe-t-il donc quelque chose de l'ordre d'une *personnalité sourde* qui transcenderait la variabilité interindividuelle des vécus et viendrait imprimer le sceau définitif d'une expérience singulière? En d'autres termes, existe-il une *persona-*

9. Rappelons qu'un des apports principaux des implants est d'abaisser le seuil de détection des bruits ambiants. Les personnes implantées présentent ainsi des comportements auditifs beaucoup plus proches de ceux des entendants que les personnes sourdes porteuses de prothèses conventionnelles. Les parents d'enfants sourds implantés disent fréquemment qu'ils sont rassurés car leur enfant participe *du même monde* qu'eux. Toutefois, les implants sont toujours limités en ce qui concerne l'origine de la source sonore (pas de fonction binaurale) et chez certains sujets ils ne peuvent activer de véritables gnosies auditives. Enfin, le fait majeur des implants cochléaires est la dissociation entre les performances auditives (détection, reconnaissance de sons) et les performances en parole. De nombreux enfants sourds implantés tirent profit de leur implant sur un plan perceptif mais continuent à se développer sur le versant visuel gestuel du langage.

lité de base au sens où l'entendait Kardiner<sup>10</sup>, c'est-à-dire un ensemble de traits psychiques (caractère, tempérament) existant de façon constante et durable durant toute la vie du sujet et étant en rapport avec les caractéristiques d'une culture ? L'anthropologie culturaliste a montré, à partir de l'étude comparative de société, qu'il existait, par exemple, un lien entre une société à la culture guerrière et des individus composant cette société ayant majoritairement des traits de personnalité agressifs. Inversement, il semble qu'une culture dominée par des valeurs pacifiques et de tolérance favorise des personnalités aux traits pacifiques et doux. L'exemple est grossier mais il illustre la théorie de la personnalité de base en rapport avec les traits d'une culture. Peut-on repérer quelque chose de semblable chez les sourds, quelque chose dans l'ordre de la personnalité, du caractère ou du tempérament qui serait présent chez eux et les distingueraient des entendants ? Ce « quelque chose » pourrait alors être analysé comme constitutif de ce qui serait la personnalité de base du sourd. Classiquement, on convient qu'il existe un rapport entre personnalité et trouble psychopathologique. La pathologie psychiatrique exploiterait de façon anormale un trait de personnalité considéré comme normal au sein d'une culture donnée. Ainsi, un malade paranoïaque intensifierait jusqu'à la pathologie un trait de caractère de suspicion dit « paranoïde sensitif », ou bien le délire d'un malade schizophrène serait une exagération anormale d'un trait de rêverie d'une personnalité dite alors « schizoïde ». À partir de l'étude des cas psychiatriques existant chez les sourds, il devrait être théoriquement possible de remonter jusqu'à la personnalité sourde de base dont la pathologie aurait grossie les traits. L'idée d'une personnalité sourde a souvent été proposée dans l'histoire de la surdité<sup>11</sup>. Les premiers psychiatres qui se sont intéressés à la surdité ont tracé une caractérologie qui nous semble aujourd'hui totalement dépassée, pétrie de certitudes audio-centristes et d'*a priori* à l'encontre des sourds. La plupart de ces psychiatres étaient d'ailleurs tout

à fait incapable de comprendre le langage de leurs patients. Anxiété, impulsivité, immaturité, rigidité mentale, tension attentive, sensibilité, tous ces traits, parmi d'autres, définissaient une sorte de personnalité primitive existant chez les sourds. Il convient donc de dégager cette caractérologie du poids de l'ignorance de leurs auteurs en ce qui concerne le monde des sourds. Nombre de ces traits peuvent être présentés par un sourd en situation d'immersion en milieu entendant, soumis à des stress venant de la rupture des ses sécurités adaptatives, mais être totalement absents voire inversés lorsque cette personne se retrouve entre sourds dans un environnement sécurisé. Il est donc abusif de parler ici de traits de personnalité car, par définition, la personnalité décrit un ensemble stable et invariant de traits psychiques. Cette caractérologie ne nous est donc pas d'une grande utilité<sup>12</sup>. Même si elle ne contenait qu'une parcelle de vérité, l'erreur de sa méthode négligeant le dialogue avec le sujet et son aveuglement ethnocentrique ne nous invitent pas à la mettre plus en avant.

Les différentes données de la psychopathologie contemporaine de la surdité sont plus solides et émanent de cliniciens connaissant le monde de la surdité et pratiquant la langue des signes. Il semble que chez l'adulte sourd, le trouble psychiatrique le plus fréquent s'apparente à un délire paranoïaque plus ou moins systématisé. Toutefois, le fait est discutable et les données ne sont pas toujours très claires en particulier sur la description du trouble. Toujours est-il que le terme de *Surdophrenia*<sup>13</sup> a pu être proposé pour caractériser cette forme particulière de trouble mental que l'on ne retrouverait que chez les sourds. Chez l'enfant et l'adolescent, les données de la psychopathologie sont moins nettes et l'ensemble des troubles psychiatriques appartenant à cette classe d'âge se retrouve sans spécifications particulières. Toutefois deux faits semblent émerger. Le premier fait concerne une forme particulière de *pseudo-autisme*

10. Kardiner A. *L'individu dans la société. Essai d'anthropologie psychanalytique*, trad. T. Prigent, Gallimard, Paris, 1969.

11. Cf. dans *Psychologie de la surdité*, Virole B., Deboeck, troisième édition, 2006, le chapitre sur la psychopathologie générale qui retrace l'histoire de la psychiatrie de la surdité.

12. Bien sûr, en la parcourant, nous ne pouvons guère nous empêcher de penser qu'elle contient quelques descriptions nous faisant inmanquablement penser à telle ou telle personne sourde rencontrée dans notre vie. Cependant, nous rencontrons aussi des personnes sourdes *réfléchies, calmes, mures, confiantes, et souples* dans leurs appréciations du monde.

13. Remving J. « *La Surdophrenie* » Congrès européen Santé Mentale et surdité, Rotterdam, Pays-Bas, Novembre 1988.

présent fréquemment chez les jeunes enfants sourds comprenant stéréotypies, bruxisme, fuite du contact, recherches d'objets de stimulation sensorielle, qui cède dès lors qu'une prise en conscience des besoins particuliers de l'enfant est réalisée par l'entourage familial<sup>14</sup>. L'utilisation de la langue des signes par les parents, et donc leur acquisition d'une forme d'internalisation de la façon de percevoir le monde par leur enfant, aboutit généralement à une transformation positive du tableau clinique. L'autre fait concerne la fréquence des comportements d'apparence psychopathologique de l'enfant et de l'adolescent sourd ; agitation comportementale précoce, instabilité, trouble attentionnel, refus de toutes règles d'autorité, défaut d'intériorisation surmoïque, recherche d'expériences sexuelles précoces, manipulations de l'autre ramené à un objet, déviances sociales, comportements sexuels pervers, toxicomanie, (etc.). Cette énumération pourrait prêter à sourire si elle ne s'était présentée de façon si fréquente que nous nous ne pouvons la soustraire à la question de l'existence d'une sorte de facilitation à la perversion enclenchée par la surdité et observable à partir de la pratique psychiatrique. Précisons que cette observation à partir de la pratique psychiatrique ne signifie pas que tous les sourds présentent ces troubles mais que le repérage d'une tendance pathologique est censé éclairer sur une caractéristique dite « normale » de la personnalité.

Disons-le d'emblée, ce n'est pas tant la surdité en tant que telle qui nourrit cette facilitation qu'une de ses conséquences, à savoir l'effacement de la fonction paternelle. Tout clinicien de la surdité a rencontré ces situations familiales où la mère de l'enfant sourd est devenue une sorte de *Mater dolorosa* ayant sacrifié sa vie de femme à l'éducation de son enfant, créant avec lui un lien symbiotique où le sublime côtoie l'aliénation mais où, très fréquemment, le père est exclu. Il serait réducteur de ramener cette exclusion à une simple question de difficulté spécifique des pères à apprendre la langue des signes. Tout se passe comme si la surdité amenait à modifier les relations entre l'enfant et ses parents favorisant les évitements de la confrontation oedipienne et ainsi modifiant les conditions d'identifications au sortir du complexe d'Edipe.

14. Virole B. « Psychopathologie générale » *Psychologie de la surdité*, DeBoeck Université, Deuxième édition augmentée, 2000, troisième édition, 2006.

La surdité altère spécifiquement la fonction paternelle en ce qu'elle touche la transmission par le langage et exacerbe, jusqu'à la pathologie, la fonction maternelle. Dès lors, la chute de la fonction paternelle imprime sa marque à la construction de la personnalité, au choix d'objet sexuel et cette fois sur le plan clairement pathologique, aux déviations perverses. Cependant, si nous limitons notre approche de la personnalité sourde à ces faits psychopathologiques, nous manquerions singulièrement notre objet. En effet, on sait aujourd'hui que la conception habituelle posant des liens serrés entre psychopathologie et personnalité n'est que partiellement vraie. Il peut exister des névroses hystériques chez des personnalités paranoïdes, des troubles compulsifs chez des personnalités hystéroïdes, (etc). Bref, le lien entre psychopathologie et personnalité n'est pas univoque et présente une grande complexité. Reconnaître des tendances à tel ou tel type de trouble psychopathologique ne suffit pas à caractériser un type de personnalité. Il est donc erroné de caractériser la personnalité sourde uniquement par ces traits de sensibilité paranoïde ou par une tendance à la psychopathie. Erreur méthodologique dans la mesure où une telle caractérisation néglige la complexité de la notion de personnalité et s'expose au risque de projection d'un observateur externe sur une réalité qu'il ignore.

Une autre source de données vient de la pratique de psychothérapie de personnes sourdes. La façon dont les sujets décrivent le monde de leurs sensations internes et le récit de leur vécu intime dans les différentes circonstances de la vie quotidienne sont des sources d'enseignement incomparables. Or, les données de la psychothérapie de personnes sourdes montrent une très grande variabilité. La diversité des expériences subjectives chez les sourds nous éloigne de la prétention à isoler le noyau de ce qui serait la personnalité sourde. La notion d'une personnalité sourde, définie par des caractéristiques immuables que l'on retrouverait chez tous les sourds doit donc être abandonnée. Il existe bien des postures et des attitudes que certains sourds peuvent avoir tendance à adopter dans certaines situations (par exemple : faire semblant de ne pas comprendre pour se sortir d'un mauvais pas ; exiger plus qu'il ne faut pour tester la capacité d'accueil d'un groupe d'entendant ; faire le naïf pour se sortir d'une mauvaise situation ; adopter

un comportement de séduction, profiter de la culpabilité de l'entendant ; etc.). Ces attitudes et comportements relèvent plus d'une sociologie de l'adaptation d'une minorité au sein d'un groupe dominant que d'une hypothétique personnalité de base au sens où l'entendait Kardiner<sup>15</sup>.

#### *L'intention du regard et le corps signifiant*

Nous devons donc abandonner cette notion de personnalité comme fondement de la culture sourde. L'incarnation de la culture sourde dans l'individu passe par une autre voie que celle d'une structure de personnalité immuable. Pour essayer d'approcher cette voie, nous nous proposons d'étudier un fait d'observation, peu commenté, mais qui nous semble pourtant hautement significatif. Il est bien connu que la communication entre deux sourds, appartenant à des sociétés où la langue orale dominante est distincte, s'établit avec une vitesse stupéfiante. Ce fait a nourri les spéculations sur l'universalité de la langue des signes qui occupent une grande place dans l'histoire des idées sur la surdité. Le fait s'observe entre des personnes sourdes mais il s'observe aussi dans la rencontre entre un entendant, connaissant le monde de la surdité, et des sourds appartenant à des cultures sociétales différentes. Permettez-moi d'illustrer ce point par une anecdote personnelle. Un dimanche matin de l'été 2006, je me trouvais dans les quartiers nord de Manhattan. Un guide de New York à la main, je cherchais l'adresse d'une église baptiste où se pratiquaient régulièrement, *dixit* le

guide, des messes en Gospel. Malheureusement, je fut bien incapable de trouver cette adresse et commençais à désespérer d'autant plus que mon faible niveau d'anglais oral et mon statut de petit blanc perdu au fin fond d'Haarlem ne m'incitait pas à demander mon chemin lorsque je vis sur le trottoir deux sourds en pleine discussion. Sauvé ! J'allais vers eux et me lançais avec force pantomime et les quelques signes internationaux que je connaissais, dans une explication des malheurs de ma situation. L'accueil fut chaleureux et en peu de temps nous étions les meilleurs amis du monde et discussions ensemble comme si nous nous connaissions de longue date. Cette petite histoire n'a rien d'extraordinaire pour tous ceux qui connaissent le monde de la surdité et qui ont certainement vécu des tas d'expériences similaires. Elle n'en est pas moins exemplaire car elle illustre bien comment le partage de quelque chose liée à la surdité, et on entend ici non pas le dysfonctionnement de l'audition, mais bien *un mode de présentation de soi* transcende les différences de langue et de culture - et permet ce rapprochement, hautement improbable entre un sourd noir américain du fin fond d'Haarlem et un petit français entendant. S'agit-il simplement d'une question de langue ? Le partage de quelques signes hésitants ne suffit pas à faire une expérience linguistique commune. Il ne s'agit donc pas là d'un partage d'une langue donnée, avec ses connaissances cristallisées dans son lexique, mais d'une création sémiotique nouvelle permettant l'établissement d'une convention de sens ouvrant au partage de l'expérience humaine.

Cette création sémiotique nouvelle passe par une attitude du corps, qui devient tout entier *lettre signifiante*. L'écart par rapport à l'amplitude conventionnelle d'un geste ou d'une posture habituelle devient alors signifiant d'une intentionnalité sémiotique et est perçu en tant que tel par l'interlocuteur sourd. Ce qu'on appelle par le terme générique de *mimique* ou de *pantomime* ne constitue pas en fait un code mais au contraire sort du code convenu des postures corpo-

15. On le comprend finalement car la notion de personnalité de base est tributaire de la rencontre entre un enfant et des institutions externes représentées en premier lieu par la famille. Or, la plupart des enfants sourds sont élevés dans des familles entendantes. Pour établir réellement l'existence d'une personnalité de base « sourde », il faudrait avoir la possibilité d'étudier spécifiquement les enfants sourds de parents sourds (moins de 5% des cas). Mais même dans ce cas, la structure de la personnalité étant sous la dépendance de facteurs multiples, il est peu probable que l'on parvienne à définir une personnalité sourde de base. De plus, les familles sourdes sont elles même sous l'influence de leurs propres co-cultures. Ainsi, il y a peut-être plus de différences culturelles effectives entre une famille sourde juive orthodoxe et une famille sourde athée qu'entre cette même famille et une famille entendant juive orthodoxe.

relles pour initier un nouvel espace de sens<sup>16</sup>. Cette création sémiotique passe aussi simultanément par une intentionnalité nouvelle du regard qui extrait de la contemplation active des choses les traits saillants permettant la genèse de leur signifiant gestuel. La position existentielle du sourd est donc celle d'une présence particulière au monde des choses. Il ne s'agit pas là d'une pensée « concrète » comme les psychologues du siècle dernier ont tenté la caractériser la pensée sourde. C'est une pensée ouverte sur la présence effective des objets dans la réalité. C'est là, à mon sens, le fondement même de ce qu'on entend par « culture sourde » : une incarnation sémiotique du corps et une intentionnalité scripturale du regard. Ce n'est donc pas, à notre sens, la langue des signes en tant que trésor de signifiants conventionnels qui est au fondement de la culture sourde mais la capacité à s'extraire d'un système linguistique cristallisé pour retourner aux fondements corporels de la genèse du sens.

#### *Un pas hors de l'instant*

Cette intention particulière du regard et l'investissement sémiotique du corps sont les deux éléments fondamentaux de la culture sourde mais il convient d'en rajouter un troisième. La plupart des sourds congénitaux ne se plaignent pas d'un manque à entendre. Ils estiment que leur rapport au monde perceptif est un rapport entier, non déficitaire. Très souvent, on prend cette affirmation comme une posture militante destinée à affirmer la fierté d'être sourd et à lutter contre la représentation d'un sujet déficient. Cette affirmation est prise comme un énoncé idéologique. Elle l'est effectivement mais elle est aussi autre chose. Cette affirmation d'une *complétude perceptive* est bâtie sur le socle d'une expérience vécue authentique. Elle correspond à une certaine vérité clinique existante à plein chez

16. Pour attirer l'attention d'un enfant sourd agité, le geste technique de base est soit de s'immobiliser (sortir du flux corporel standard), soit d'exagérer sa propre posture corporelle, de lui donner une amplitude plus forte, de théâtraliser en quelque sorte sa propre posture. Dès lors, l'enfant sourd perçoit une intention émergente du flux indifférencié des attitudes et gestes insignifiants.

les sourds profonds congénitaux<sup>17</sup>. Le sens subjectif de l'expérience vécue est un sens qualitatif, holistique, qui se satisfait des données sensorielles pour construire une représentation interne du monde qui est pleine, entière et insécable. Il est aussi difficile pour nous d'imaginer un être doté d'un sens supplémentaire que de nous représenter ce que perçoit un sourd congénital. Ce sentiment de complétude perceptive induit un rapport particulier au temps vécu et aux événements du monde car il implique l'intégration de données particulières qui pour nous, entendants, sont insignifiants. Détails d'objets, jeux d'ombre et de lumière, vibrations solidiennes, déplacements d'air, mouvements involontaires du visage, tous ces éléments parmi tant d'autres participent à la complétude perceptive en s'agrégeant pour donner un sens total à la scène perçue. La temporalité vécue de la personne sourde et celle de la personne entendante sont donc essentiellement distinctes car elles n'utilisent pas les mêmes qualités (« *qualia* ») de la perception<sup>18</sup>. Sous une forme métaphorique, on pourrait écrire que la personne sourde est un *pas hors de l'instant partagé*. À la fois présent au monde, mais dans un décalage constant vis-à-vis des événements partagés par les entendants, comprenant dans l'après-coup le sens des situations, comme celui des paroles, la personne sourde est celle qui a constamment un pas hors de l'instant partagé par les autres. La connaissance de l'objet passe par la recherche de causalité qui a présidé à la création de cet objet. Or, dans l'expérience du monde, beaucoup d'objets sont connus au travers de leurs signatures acoustiques qui

17. La situation est très différente pour les surdités moyennes et sévères où existent, après appareillage, une perception auditive de qualité permettant l'utilisation de gnosies. De mêmes les surdités acquises ne présentent pas ce type de phénomène de complétude car le souvenir de l'expérience auditive reste vivace pendant longtemps. L'important est que la situation de silence constitue l'expérience type à partir duquel peut être comprise les fondements subjectifs de la personne sourde.

18. Le phénomène de complétude a été très bien décrit par Husserl : « Le monde possède l'existence grâce à la vérification concordante de la constitution aperceptive, une fois formée qui s'effectue dans et par la marche progressive et cohérente (ce qui implique des « corrections » constantes qui rétablissent la cohérence) de notre expérience vivante. » Husserl Ed. *Méditations Cartésiennes, Introduction à la phénoménologie*, Vrin, 1969, p. 106.

renseignent non seulement sur leur localisation dans l'espace mais aussi sur leur existence temporelle, leur durée de vie dans le moment de la perception. Ce rapport entre audition et construction de l'objet a été remarquablement décrit par Proust :

« Comme le bruit était pour lui, avant sa surdité, la forme perceptible que revêtait la forme d'un mouvement, les objets remués sans bruit semblent l'être sans cause, dépouillés de toute qualité sonore, ils montrent une activité spontanée, ils semblent vivre, ils remuent, s'immobilisent, prennent feu d'eux-mêmes. D'eux-mêmes, ils s'envolent comme les monstres ailés de la préhistoire. »<sup>19</sup>.

Chaque personne sourde, en fonction de sa propre personnalité et ses propres ressources va réagir différemment et vivre plus ou moins bien cet état de fait. Il est important de bien comprendre que ce pas hors de l'instant ne résulte pas d'un déficit de communication, ou d'une latence de compréhension liée au travail de l'interprète, mais bien *d'une façon d'être au monde des autres. Cet être au monde* est un concept phénoménologique mais il peut être aussi compris sur un plan psychanalytique comme résultant d'un investissement objectal précoce des traits saillants du réel. Des enfants sourds de parents entendants vivent fréquemment des moments de déréalisation faute d'une désignation possible. Beaucoup de troubles psychopathologiques pr oces du jeune enfant sourd pourraient être évités si les parents, dès l'annonce du diagnostic, se mettaient à la langue des signes, permettant ainsi une symbolisation du réel. L , réside, selon nous, le troisième fondement de la culture sourde. On remarquera que cette définition place la culture sourde dans un rapport différentiel avec l'environnement entendant. Définir ainsi la culture sourde permet du même coup de définir symétriquement la culture entendant. Ainsi, dans une assemblée de sourds, l'entendant vivra à son tour aussi un pas hors de l'instant partagé.

### Conclusion

Il est grand temps de conclure et de répondre à notre interrogation première. Un biculturalisme est-il pos-

sible? Oui, sans conteste, si l'on réduit la culture sourde à l'usage de la langue des signes et à des habitus sociaux. Cette acceptation du terme de biculturalisme correspond aux situations observables aujourd'hui où de nombreux sourds circulent entre le monde sourd et le monde entendant. L'évolution de la culture sourde, son ouverture aux nouvelles technologies qui rapprochent le monde entendant du monde sourd, l'arrivée de jeunes sourds implantés vivant pleinement leur appartenance au monde gestuel tout en revendiquant le droit de bénéficier de leur implant, vont modifier en profondeur la situation actuelle où le clivage entre les mondes est souvent entretenu de façon irrationnelle, voire perverse. Cependant, la notion de biculturalisme est plus délicate si on étend la notion de culture sourde à la façon d'être au monde. Dans ce cadre élargi, où la culture n'est plus une structure externe mais est incarnée dans l'individu, l'idée qu'un sujet sourd puisse être vraiment biculturel reste problématique car les fondements de cette culture sont inscrits dans la spécificité d'une expérience. Bien que l'idée d'une personnalité type doit être résolument abandonnée, il est possible de discerner aux fondements de la culture sourde des qualités phénoménologiques particulières. Une intentionnalité « objective » du regard, un investissement « signifiant » du corps et un rapport « synop  » par rapport au temps partagé, nous paraissent être des éléments sources à même de définir en profondeur ce qu'est l'incarnation de la culture sourde. Pour autant, cela ne signifie pas qu'une culture intégrative ne soit pas réalisable. Reconnaître une différence n'est pas un obstacle à la création d'une culture commune. Au contraire, la tâche de toute culture est bien de déconnecter des espaces et de les reconnecter<sup>20</sup>. La fonction récurrente d'une culture est de marquer des différences puis de les agencer en système dans un nouvel espace. L'existence de la surdité - et reconnaissons le, la lutte politique des sourds<sup>21</sup> - a modifié notre regard sur la nature du langage, nous a instruit sur la relativité de la notion de handicap, nous a révélé la possibilité d'une subversion culturelle de la d fici nce biologique. Quels meilleurs exemples de changement - certes encore intensément conflictuelle

19. Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, La Pléiade, tome 2., p.77.

20. Michel Serres dans *Discours et Parcours*, Séminaire L'identité, Claude Lévi-Strauss, PUF, 1977.

21. Que nous ne confondons pas avec *l'idéologie victimaire*, dénoncée plus haut.

mais pourtant déjà-là - généré par les sourds au sein  
de notre culture ?

Pour citer ce texte :

<http://virole.pageperso-orange.fr/Sources.pdf>